

Jésus... Autrement le nouvel Abel

Ouverture :

*La vraie gloire est ici,
Nous passons à côté.
Quelques jades croqués,
Et maints lotus mâchés,
Au travers des ténèbres
Un jour nous périrons !*

*La vraie voie est ici,
Nous passons à côté.
Mousse ou limon mâché,
Lave ou glace croquée,
Mourant de nostalgie,
Périrons-nous un jour ?*

*La vraie vie dès ici,
Par ici nous passons.
Nous aurons toujours soif.
Et toujours aurons faim,
Au travers des ténèbres,
Jamais ne périrons.¹
.../...*

Genèse 4, 1 à 16 : Caïn et Abel

L'homme connut Eve sa femme. Elle devint enceinte, enfanta Caïn et dit : « J'ai acquis un homme, avec le SEIGNEUR. »
Elle enfanta encore son frère Abel.
Abel faisait paître les moutons, Caïn cultivait le sol.

À la fin de la saison, Caïn apporta au SEIGNEUR une offrande de fruits de la terre ;
Abel apporta lui aussi des prémices de ses bêtes et leur graisse.
Le SEIGNEUR tourna son regard vers Abel et son offrande,
mais il détourna son regard de Caïn et de son offrande.

Caïn en fut très irrité et son visage fut abattu.
Le SEIGNEUR dit à Caïn :
« Pourquoi t'irrites-tu ? Et pourquoi ton visage est-il abattu ?
Si tu agis bien, ne le relèveras-tu pas ?
Si tu n'agis pas bien, le péché, tapi à ta porte, te désire.
Mais toi, domine-le. »

Caïn parla à son frère Abel

¹ François Cheng, La vraie gloire est ici, éd. Gallimard 2015, p.9

et, lorsqu'ils furent aux champs, Caïn attaqua son frère Abel et le tua.
Le SEIGNEUR dit à Caïn : « Où est ton frère Abel ? »
– « Je ne sais, répondit-il. Suis-je le gardien de mon frère ? »
– « Qu'as-tu fait ? reprit-il. La voix du sang de ton frère crie du sol vers moi.
Tu es maintenant maudit du sol qui a ouvert la bouche pour recueillir de ta main le sang de ton frère.
Quand tu cultiveras le sol, il ne te donnera plus sa force.
Tu seras errant et vagabond sur la terre. »

Caïn dit au SEIGNEUR :
« Ma faute est trop lourde à porter.
Si tu me chasses aujourd'hui de l'étendue de ce sol,
je serai caché à ta face,
je serai errant et vagabond sur la terre,
et quiconque me trouvera me tuera. »

Le SEIGNEUR lui dit :
« Eh bien ! Si l'on tue Caïn, il sera vengé sept fois. »
Le SEIGNEUR mit un signe sur Caïn
pour que personne en le rencontrant ne le frappe.
Caïn s'éloigna de la présence du SEIGNEUR
et habita dans le pays de Nod à l'orient d'Eden.

Nous sommes au premier dimanche de l'avent. Traditionnellement, la principale lecture biblique de ce jour est tirée des évangiles. Elle relate l'entrée de Jésus à Jérusalem. C'est le même récit que celui qui ouvre la Semaine sainte au dimanche des Rameaux. Ainsi est mis en avant le parallèle entre ces deux périodes, la Semaine sainte et le temps de l'avent. Sept jours ou quatre semaines pour se préparer à la venue du Messie dans notre existence, pour nous préparer à sa naissance ou à sa renaissance, à sa surrrection ou à sa résurrection. Deux temps qui aboutissent à deux évènements, cependant qui ne font symboliquement qu'un, marqué par l'affirmation que la croix du Christ est faite du même bois que son berceau, que l'un et l'autre proviennent du même arbre. Les deux devraient alors se regarder à la fois pleins du corps de Jésus et vides de celui du Christ qui n'est plus à chercher attaché, lié à ces deux objets, mais bien autrement, mystérieusement libéré, hors de ces deux contraintes matérielles. C'est pourquoi, dans les églises et autres temples de la tradition Réformée, les croix sont vides. Il le faudrait également pour les crèches afin que l'enfant Jésus soit à découvrir avec un regard autre, une manière de le voir autrement. *Autrement*, dans toute la majesté de cet adverbe qui est, me semble-t-il, un des plus précieux de la langue française en ce qu'il ouvre à l'infini des possibles, au possible à l'infini... en ce qu'il exprime qu'il existe quelque part quelque chose qui nous échappe et nous échappera toujours, mais qui cependant fait partie de la Vérité. Et si c'était-là une définition de la spiritualité : l'acceptation de l'Autrement qui permet la déliaison de l'inéluctable. Vision autre du monde et de l'humanité. Voir autrement... et voici que le pessimisme ambiant s'en trouve comme élargi aux dimensions de l'optimisme, puisque tout y devient possible, même le bien, même le beau, même le bon. « Il y eut un soir, il y eut un matin... et Dieu vit que cela était bon ».

Je vous dis cela, j'insiste sur ce rapprochement symbolique, alors que je vous ai fait entendre un autre passage biblique : l'épisode de Caïn et Abel dans le livre de la Genèse. Non pas un récit de vie, mais celui du premier meurtre de l'humanité, de la jalousie de Caïn qui le pousse à aller jusqu'au meurtre de son frère Abel. Tout cela parce que Dieu a préféré l'offrande du second à celle du premier, a agréé le sacrifice du puiné et non celui de l'aîné. Renversement de l'ordre de naissance par un autre ordre de préférence qui ne tient pas compte de l'ordre social... allez comprendre ! Pour Caïn, ce n'est pas compréhensible, donc pas acceptable. Et ce qui n'est pas acceptable doit ne pas être, doit être éliminé. Ce qu'il fait, sans autre forme de procès, sans chercher à comprendre, à savoir. Il en est resté à son point de vue, à son voir-ça et n'a pas fait la démarche de l'autrement.

L'étude biblique de ce mois de novembre a porté sur ce récit qui n'a rien d'historique, mais tout de symbolique. C'est pourquoi il peut encore être lu aujourd'hui, il peut encore faire sens de nos jours comme il l'a fait à travers tous les âges de l'humanité. La vérité qu'il cherche à transmettre demeure d'une actualité présente en notre temps comme en tous les temps. En le relisant une fois de plus ces derniers jours, j'y ai découvert un lien avec le temps de l'avent – déjà esquissé – avec ce que je viens d'essayer de vous faire saisir dans mes propos introductifs.

En fait, tout se joue dès les premiers versets. Dans cette famille – symboliquement la première du genre humain, donc toutes seront à son image – il y a d'emblée quelque chose qui cloche. La famille idéale n'existe pas, surtout pas celle-ci. C'est la force de la Bible que de d'être pétrie de la réalité humaine. La famille idéale n'existe pas, n'en déplaît aux téléfilms de Noël nous venant d'Amérique, n'en déplaît à celles et ceux qui voudraient nous faire croire le contraire. Chaque famille a ses tensions, ses histoires – dites ou non-dites –, a ses secrets qui la hantent parfois. Toute famille est dysfonctionnelle. C'est peut-être même-là ce qui fait son charme, tant que cela ne tourne pas au drame.

Ici, les noms – comme c'est souvent le cas dans la Bible, mais également dans la vie courante – ont leur importance. Adam – *l'homme* ou *le sol* pénètre Ève – *la vivante, celle qui porte la vie* –, elle est enceinte et enfante un fils. Celui-ci porte le nom clamé par sa mère : Caïn – *j'ai acquis* ! Caïn qui est étymologiquement rattaché à la possession. Voici donc la première mère possessive de l'histoire. Voici le premier fils sur lequel la mère fait peser un poids, une possession d'autant plus lourde que le père – Adam – disparaît aussitôt de cette histoire. Si le père est bien celui que la mère désigne comme tel, il y a ici un problème supplémentaire puisque Ève déclare avoir acquis un fils avec *le Seigneur* et non avec Adam. Évacuation du père qui, dès lors, ne peut plus remplir son rôle de père qui est de couper le cordon ombilical entre la mère et ce fils premier-né, de séparer la mère et l'enfant afin de permettre à ce dernier d'advenir à sa personnalité propre, en liberté de la possession de la mère. Adam, passé le premier mot de ce récit, devient le grand absent – figure du père absent – y compris pour la naissance d'Abel qui se résume à un bout de verset : *elle enfanta encore son frère Abel*. Abel qui n'existe qu'en tant que frère de Caïn, qui est donc sous sa coupe, comme si le possédé qu'est Caïn possédait son propre frère. Abel dont le nom signifie le *presque rien*, le *trois fois rien*, celui qui est *buée*, celui qui est et qui pourrait fort bien *ne plus être*, un *souffle ténu*, le *bruit d'un fin silence*. Autrement dit, sa vie tient à pas grand-chose.

D'un côté, Caïn, celui qui est possédé et qui possède puisqu'il est agriculteur, sédentaire. Lui, il donne à Dieu ce qui ne lui appartient pas, *des fruits de la terre* – avec un pronom indéfini – offrande quelconque qui ne lui coûte rien, qui ne l'engage en rien.

De l'autre, Abel, celui qui est dit presque rien, mais qui a liberté de l'éleveur, du nomade. Lui, il offre à Dieu les premiers-nés de son troupeau, avec leur graisse. Deux pronoms possessifs pour dire qu'il prend sur ce qu'il a de précieux. Voilà pourquoi Dieu accepte son offrande et refuse celle de Caïn. Abel est comme la pauvre veuve de la parabole de Jésus qui donne de son essentiel, là où Caïn est comme le riche de la même parabole qui donne de son superflu.

Le rapport avec le temps de l'avent, allez-vous légitimement me demander ? En théologie, il est classique de comparer Marie à Ève et de dire d'elle qu'elle est la *nouvelle Ève*. Quant à Jésus, il est le *nouvel Adam* – bien que cette expression ne soit pas explicitement biblique. Personnellement, même si ces deux images remontent aux Pères de l'Église eux-mêmes, elles m'ont toujours gêné aux entournures. Je n'ai jamais bien su pourquoi. Aujourd'hui, je le sais. Comment une mère pourrait-elle être l'épouse de son fils, sauf à être incestueuse ? Marie, la nouvelle Ève, pourquoi pas, cependant, à la différence de la première Ève, Marie a bien eu un fils du *Seigneur* qui l'a *couverte de son ombre*, suivant l'expression de l'évangile de Luc (1, 35). Mais elle ne l'a pas proclamé haut et fort, elle reste, dit-elle, l'humble servante du Seigneur. Elle n'a pas enfermé le fils reçu dans une filiation fantasmée. Jésus, fils de Joseph, le descendant de David, son père (Luc 1, 32). Son nom signifie Dieu sauve, alors il sera appelé *Fils de Dieu* (Luc 1, 35). Il sera *appelé* et non *tu l'appelleras*, différence fondamentale.

Marie, nouvelle Ève qui laisse libre son fils. *Qu'y a-t-il entre toi et moi ?*, lui répondra Jésus aux noces de Cana (Jean 2). Et si Jésus était alors non pas le nouvel Adam, mais le nouvel Abel ? Comme lui, il va, il vient, il n'a pas de lieu où poser sa tête. Comme lui, il est le berger de son troupeau, ses disciples. Jésus qui n'offre pas ses brebis, mais bien sa vie. Le *bon berger* est celui qui donne sa vie pour ses brebis, ses moutons (Jean 10, 11). Il n'offre pas sa vie dans une démarche sacrificielle, mais par amour, car le bon berger est celui qui aime ses brebis et ses brebis l'aiment de retour. Il les connaît par leurs noms et, elles, elles reconnaissent sa voix (Jean 10).

Certes, Jésus est bien le premier-né, mais il n'est pas Caïn, car il n'est pas possédé et il ne possède rien... il est le nouvel Abel, le presque rien qui pourtant est tout, puisque suivant le livre des Rois (1 Rois 19), c'est dans le presque rien – le murmure d'un fin silence – que Dieu est et que le prophète Élie enfin le reconnaît. Auparavant, étaient passé la tempête, le tremblement de terre puis le feu. Mais Dieu n'était pas dans ces théophanies classiques. Il était ailleurs, il était dans cet ailleurs de la fragilité extrême d'un souffle ténu, dans l'éveil de la déliaison de l'évidence. En un mot, il était, comme il est et sera toujours *Autrement*. Voici retrouvé l'adverbe qui nous invite à vivre ce temps de l'avent avec un regard neuf posé sur Jésus-Abel, ce trois fois rien dans l'histoire de l'humanité, qui pourtant a ouvert une voie nouvelle.

François Cheng, l'écrivain-poète, dans son dernier ouvrage qui sera peut-être son ultime, trace la calligraphie de la vie tant ce qu'il écrit est un dessein : *De fait, au sein de l'humanité, une seule fois un être a accompli un absolu qui ne comportait aucune forme de mal, lorsqu'il a accepté de donner sa Vie au nom de l'Amour absolu. Moi qui viens de la Voie, je ne saurais me dérober au choix vertical de la voie christique, qui est une voie incarnée. Ça, c'est précisément la voie de l'Abel/l'éveil, celle de l'éveil autrement. Suivons-la.*

.../...

Envoi & bénédiction

De François Cheng :

*Toi, dieu de souvenance, tu le sais
Tous nos désirs vécus ici demeurent
Intacts. Si un jour tu dois revenir
Vers nous, ce ne sera point par pitié,
Car toi, dieu d'advenance, tu auras
Besoin de nous pour te refaire une vie,*

Nous qui aurons survécu à l'abîme.²

Bruneau Jousellin, pasteur

² François Cheng, opus cité, p.127